

Jeanne-Marie, que l'on appelait Manon, était la seconde fille du couple Philippon, maître graveur et de Marguerite Bimont. « Je ne me suis jamais souvenu d'avoir appris à lire, disait-elle dans ses « Mémoires » ; j'ai ouï dire que c'était chose faite à quatre ans. »

A dix sept ans, elle apprend le chant, la guitare, l'arithmétique, l'histoire ; elle lit Fénelon, Virgile,... rien d'étonnant au surnom qu'on lui donnera : « la salonnière ». Elle avait pris en haine l'inégalité sociale, la supériorité du rang. En 1771, on la conduisit à Versailles où elle fut logée sous les combles. Invitée à dîner au château du fermier général Haudry, elle sera reçue à l'office !

A trente six ans, elle épouse l'ingénieur Roland qui en avait soixante ! Roland était grand et maigre, l'air austère et passionné. Roland fut nommé inspecteur général des Manufactures dans la généralité de Lyon et s'installa à Villefranche. Une fille était née et le ménage goûtait les plaisirs familiaux, lorsqu'éclata la Révolution de 1789.

Madame Roland se jeta dans le mouvement. Le 20 février 1791, le couple arriva à Paris, où Roland avait été délégué pour obtenir une aide financière à la ville de Lyon. Elle tombe de son haut, quand elle assiste pour la première fois aux séances de l'Assemblée. Elle n'y voit que mauvaise fois et corruption.

Elle trouve que la fuite du roi à Varennes est loin d'être un malheur. Du coup, la voici républicaine avant Marat et Robespierre. Malheureusement, les événements la trompent. Le rassemblement du Champ de Mars, qui devait entraîner la déchéance du roi, est dispersée par la force.

« On peut dire, écrit-elle, que la contre-révolution est faite à Paris par le gros de l'Assemblée nationale et la force armée avec La Fayette à la tête. »

Le 23 mars 1792, Roland devient ministre de l'Intérieur. Madame Roland ne parla plus alors, que de politique et aidait son mari à rédiger des circulaires. Le 10 juin, Roland remettait au roi la fameuse lettre où il lui reprochait de s'entourer d'ennemis de la révolution et d'éluder ses promesses. Cette lettre avait été rédigée par madame Roland. Le résultat fut que Louis XVI renvoya son ministre girondin.

Deux mois plus tard, Roland fut nommé une seconde fois ministre par la Législative. Madame Roland réintégra l'ancien hôtel de Calonne qui servait au Ministère de l'Intérieur. Là, elle eut une cour masculine, Danton, Louvet, Barbaroux,...

Les massacres de septembre l'indigne. Elle a honte pour la révolution. Mme Roland ne comprend plus où elle va ; elle déblatère contre Robespierre et Marat.

Dès septembre 1792, les attaques se multiplièrent contre Roland :

« Nous avons besoin de ministres, s'écriait Danton, qui voient par d'autres yeux que ceux de leur femme. »

Le 31 mai 1793, des hommes armés vinrent arrêter Roland qui ne reconnut pas leur autorité, parvint à se débarrasser d'eux et s'évada. De retour des Tuileries, madame Roland rentra chez elle, et apprit que Roland était en sûreté. Dans la nuit, des membres de sa section la firent réveiller ; elle comprit qu'on venait l'arrêter. Elle s'habilla et sortit entre deux haies d'hommes armés.

A Sainte-Pélagie, elle se montra sereine et calme, rassurée sur le sort de son mari, réfugié à Rouen chez des amis, tandis que sa fille était confiée à son ami Bosc. Le journal tomba un matin, elle apprit le décret d'arrestation des vingt-deux (députés) :

« Mon pays est perdu, s'écria-t-elle, il n'y a plus de liberté pour la France ; l'erreur et le crime l'ont emportés ; la représentation nationale s'est

1793

Mme ROLAND

violentée ; tout ce qu'il y avait dans son sein, de vertus et de talents, est proscrit... »

Elle voulut s'empoisonner, mais elle pensa qu'il était plus digne d'elle d'attendre la mort.

Devant le tribunal révolutionnaire où elle comparut le 8 novembre, elle accueillit par ces mots sa condamnation à mort :

« Vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés ; je tâcherais de porter à l'échafaud le courage qu'ils ont montré. »

L'exécution suivit immédiatement le jugement. Au pied de l'échafaud, elle demanda un papier et une plume pour relater elle-même ses derniers moments.

Roland, dès qu'il eut appris la mort de sa femme, trouva une diligence qui le conduisit aux confins de l'Eure. Il descendit, s'arrêta auprès d'un chêne et se frappa deux fois, avec force, du dard de sa canne.

Quand on découvrit son cadavre, le 11 novembre, on trouva dans sa poche un billet où il avait écrit :

« ...J'ai quitté ma retraite au moment où j'ai appris qu'on allait égorger ma femme, et je ne veux plus rester sur une terre couverte de crimes... »